

ité de ques-  
de France,  
fort : il me  
ec de gran-  
l'amitié. Je  
nder la per-  
autres chré-  
ur le champ  
si favorable

maître d'un  
é de *Padicha*  
comme l'hé-  
e, au défaut  
vec tous ces  
re vassal du  
pose à sa vo-  
jamais faire  
uer toujours  
s princes du  
tans, ne sont  
armés comme  
e les grands  
son apanage.  
che quantité  
leurs intérêts  
souvent des

mouvements dans l'état, et en causeroit de plus fréquents si ces sultans étoient riches; mais ordinairement ils ne le sont guère. Le kan lui-même l'est assez peu pour un souverain. Quand les pensions de la Pologne et du Czar lui manquent, ainsi qu'elles lui ont manqué depuis la paix de Carlowitz, les rentes de ses terres, une partie des douanes et quelques légers impôts, font presque tout son revenu. Il est vrai qu'il n'a pas aussi de grandes dépenses à faire. Sa garde, de près de deux mille hommes, est entretenue par le grand-seigneur. Les plus nombreuses armées ne lui coûtent rien ni à lever ni à faire subsister. Les Tartares sont tous soldats; le rendez-vous n'est pas plutôt assigné, qu'ils y viennent au jour marqué avec leurs armes, leurs chevaux et toutes leurs provisions. L'espérance du butin et la licence de piller leur tient lieu de solde.

Après les sultans, il y a les *chêrembeys*, qui sont comme la haute noblesse et les dépositaires des lois du pays. Leur emploi est de maintenir la liberté des peuples, autant contre les vexations des kans, que contre les vexations de la Porte, toujours attentive à réduire de plus en plus les Tartares, dont l'humeur remuante et belliqueuse lui donne de continuelles inquiétudes. Ce corps